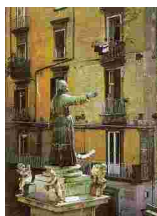
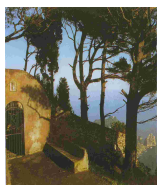




Antoine RIMAURO



**BELLE ET ÉTERNELLE
CAMPANIE**



Récit romancé

Préface de François RIMAURO



Éditions  Le Solitaire

PRÉFACE

Je sais, mon frère, qu'en écrivant ce récit tu n'avais pas la prétention d'être élevé au rang des romanciers, des historiens, des philosophes ou des poètes. Tu n'es pas un "intellectuel" mais un artisan maçon au parcours singulier : autodidacte passionné de lecture et d'écriture, doué d'une mémoire d'une étonnante précision, tu ne pouvais plus contenir le bouillonnement intérieur qui t'agite depuis l'enfance. En quête de toi-même, tu as donc décidé de témoigner de ton expérience d'homme parmi les hommes et de "casser l'armure" une fois pour toutes, afin de mettre à nu ton âme à fleur de cœur. Tu te libères dans une écriture spontanée et sans fioritures où les mots, les idées, les sentiments et les scènes se bousculent et se répètent comme les événements de la vie, tandis que s'entrechoquent présent et passé.

Alors, va nostalgie, tu ressuscites le paradis perdu de l'enfance et chantes les beautés lointaines de notre Campanie natale. Puis ton imagination suit grand-père Raphaël dans son exil en Amérique, et tu te réjouis avec lui quand, fortune faite, il rentre au pays s'installer sur ses terres. Ton affection immense à son égard et ton admiration sans bornes s'expriment sans cesse comme un leitmotiv. Mais d'autres îles de mémoire surgissent du

fleuve de ta vie, et tu te prends à voyager dans ton passé, te retrouvant, selon ta fantaisie, dans le cocon familial, au sein de ton petit village ou sur les bancs de ton ancienne école. Des silhouettes se dessinent alors dans ton esprit : celle de père se rendant au travail à bicyclette ; celle de mère revenant du lavoir, la brouette chargée de linge ; celle de mamie Carmela avec son panier à provisions ; celle surtout de papi s'échinant dans son champ à coups de "zappa". Tu revois aussi ton intrépide ami Guido plongeant dans le grand réservoir d'eau d'irrigation ou ta petite "fiancée" Irma te donnant un baiser ; tu revois enfin ta maîtresse Pétronille, l'œil noir et la baguette en main, ou bien Rosalie, sœur bonté. Tu voyages, tu voyages, grim pant les collines, courant à travers champs ou jouant par les venelles de ton monde. Tu secoues très fort avec tes frères et sœur le prunier du verger de notre merveilleux papi, et tu ris avec lui, et tu ris... et tu vis.

Car la nostalgie qui remplit ton cœur ne te plonge ni dans la tristesse, ni même dans une douce mélancolie ; elle t'exalte, au contraire, te faisant vivre nourri de tes racines.

Henri Troyat disait : « Au fond, ce qu'il y a d'essentiel en vous, c'est l'enfant. Vous avez beau avoir des cheveux blancs, des rides, être hors d'haleine en montant un escalier, c'est l'enfant qui persiste en vous et probablement jusqu'au dernier souffle. »

Cette citation du romancier te va comme un gant. En revenant à ton tour et « jusqu'au dernier souffle » te baigner sur les plages de l'enfance, au pays des jours heureux, je suis sûr, ô mon frère, que tu as cueilli et cueilleras désormais là-bas la sérénité et la joie.

François.

PROLOGUE

Nina, ma belle, ma grande, ma douce, amour de mes jeunes années, toi au destin malheureux, tu fus brisée, fauchée en pleine adolescence, dans ta prime jeunesse. Tu étais cependant déjà une femme, une vraie ; jeune certes, mais ta vie, ton environnement avaient décuplé ton savoir, ton esprit, accentué ta maturité. Tu étais en quelque sorte adulte bien avant que l'heure ne sonne ; qui plus est, tes formes généreuses venaient confirmer l'âge que l'on te donnait : dix-huit printemps.

Cette époque-là est pour nous depuis longtemps révolue, mais ma mémoire me permet de garder intactes ton image, notre image, ta vie, notre vie, ton histoire, notre histoire, chaste et pure. Dieu, que tu étais belle, belle comme une fleur ! Brune, aux cheveux longs interminables qui rendaient plus intense encore ta beauté, soulignant l'ovale parfait de ton visage et deux jolis yeux noirs pétillants de vie. Tu étais souveraine dans ta longue jupe noire, tu étais lumineuse dans ton pull-over rouge. Sais-tu que Jacques Brel, l'inoubliable chanteur et acteur, disait dans l'une de ses chansons : « Pourquoi le rouge et le noir ne se quittent-ils pas ? » Chez toi non plus ils ne se quittaient pas, ils s'accordaient merveilleusement, le rouge

te donnant une incandescente lumière qui flottait dans l'air, autour de toi, comme un halo resplendissant.

Vois-tu, Nina, le Tout-Puissant m'ayant prêté longue vie, j'ai voulu par la pensée, par la plume, te ressusciter, au travers du cheminement de ma mémoire. Mais dis-moi, mon amour, mon bel et flamboyant amour, es-tu pour le moins heureuse dans l'au-delà, parmi les ténèbres du royaume des ombres ? C'est en tout cas le vœu ardent que je formule pour toi. Cependant, le jour viendra où toi et moi nous nous reverrons, n'est-ce pas Nina ? Là-bas, chez toi, aussi loin que tu sois.

Dis-moi encore, s'il te plaît, quel est à présent ton nom ? Angéline, Angéline ? Dieu, quel joli nom tu portes ! Ô mon ange, sais-tu qu'il me rappelle un beau pays que j'ai aussi aimé comme je t'aime et que j'ai aussi perdu trop tôt comme je t'ai perdue ?



C'est au sein de cette Campanie assoiffée que se niche mon village natal. Naples, nommée "la gentille", est la capitale de cette vaste région. C'est une ville mondialement connue, ne serait-ce que par son magnifique golfe sur la mer Tyrrhénienne, lequel est dominé à quelques encablures de là par le fameux volcan Vésuve qui, il y a fort longtemps, exactement en l'an soixante-dix-neuf après Jésus-Christ, a enseveli, sous un énorme amas de cendres et de scories, les trois célèbres petites villes de Pompéi, Herculanium et Castellammare de Stabies, où aujourd'hui encore bon nombre d'archéologues continuent le long et lent labeur de recherche de vestiges. Ces spécialistes infatigables mettent au jour des temples, des édifices civils, des quartiers d'habitation, des demeures patriciennes, des peintures murales dont certaines étonnent par leur état de conservation, car il ne faut point perdre de vue que les cendres et les scories du volcan Vésuve sont perméables ; par voie de conséquence, l'eau qui y pénètre ne stagne pas sur les peintures et s'en va tout au fond, au niveau du sol existant avant l'éruption. Il reste cependant sous ces scories tant et tant d'autres secrets jalousement gardés que les chercheurs s'obstinent à découvrir. C'est qu'avant ce désastre qui s'abattit sur cette contrée de Campanie d'une incontestable beauté, les Romains nantis se rendaient notamment à Pompéi pour passer des vacances idylliques dans des maisons luxueuses.

*Le cratère du
Vésuve*





Ci-dessus : *le péristyle (jardin intérieur) de la maison des Vetii, riches commerçants de Pompéi.*

Ci-contre : *Le Printemps, fresque de Stabies (musée de Naples).*

Ci-dessous : *Jeune femme, fresque de Pompéi (musée de Naples).*



Cette mer Tyrrhénienne que la légende peuple de sirènes aussi gracieuses qu'aimantes et protectrices. Staline lui-même a laissé là-haut son portrait, ainsi que de nombreuses autres personnalités d'hier et d'aujourd'hui. L'empereur romain Tibère en fit sa résidence favorite y comptant jusqu'à douze villas. Et que dire de la "grotta azzurra" où l'on pénètre sur un frêle esquif, sinon qu'elle vous transporte en un lieu magique ?

D'autres îles d'une majesté surprenante émergent de cette mer aussi bleue que la voûte céleste. Je pense à l'île de Procida, fascinante, et bien sûr à Ischia, belle île volcanique qui fait face à Naples et abrite les thermes de Casamicciola. Toutes ces îles et même tous ces gros rochers perdus en mer sont généralement habités. Les gens y vivent naturellement du tourisme et de la pêche mais parfois même de cultures et d'élevage. Là-bas, le lait et la viande sont hautement réputés pour leur goût délicieux, car l'herbe dont se repaissent ovins et bovins y possède des caractéristiques particulières. Mais si vous allez sur l'une de ces îles, n'oubliez surtout pas de tendre l'oreille et d'écouter le chant des pêcheurs : il est si envoûtant !



*La côte
amalfitaine.*

Autre
merveille de la
Campanie : la côte amalfitaine, qui se situe à son tour non
loin de mon village natal. Elle va de Sorrente à Amalfi,

déroulant un étroit ruban d'asphalte de manière très sinueuse car il côtoie la mer. L'on y voit partout d'immenses rochers plongeant à pic ; çà et là apparaissent des failles vertigineuses où les vagues déferlent et s'insinuent. Puis les rochers s'acheminent jusqu'à l'eau bleue où se cachent quelques criques et calanques bien à l'abri, garantissant ainsi aux habitués une parfaite intimité. L'on peut également observer sous les roches des tunnels percés au fil des siècles par le va-et-vient incessant des flots.



Moins connue est la côte du Cilento, bien qu'elle s'illustre elle aussi par des sites admirables : golfe d'une rare beauté, à-pics des falaises, surplombs des rochers, jolies criques et calanques où la limpidité de la mer n'a rien à envier à celle de Sorrente. Les grands de Rome allèrent se reposer sur cette côte et s'y distraire, ce qui accrût dans les temps antiques sa renommée.

Mais la Campanie ne se résume pas à la mer et à ses îles célèbres, elle ne se résume pas à Naples. D'autres lieux hors du commun ou d'autres villes qui me sont familières valent le détour.

Enfin les années sombres s'en étaient allées, et la liberté retrouvée redonna vie à la vie. Avec papa nous éclations parfois de rire, lorsqu'il nous racontait, en la mimant à merveille, sa prise de bec avec le maire de la commune qui ne voulait rien entendre, rien savoir, rien comprendre, refusant d'inscrire sur son registre ma date de naissance réelle, sous le fallacieux prétexte qu'on ne m'avait pas déclaré le jour même de ma venue au monde. Père avait beau s'évertuer à lui répéter que ce jour-là était jour férié et qu'il lui avait été impossible de déclarer ma naissance pour la bonne et simple raison que la mairie était fermée, monsieur le maire persistait dans son refus catégorique. Il fut contraint de piquer une colère noire pour que le magistrat consentît enfin à enregistrer ma véritable date de naissance. Maman ajoutait que papa était revenu à la maison encore furieux contre cet homme totalement buté. Le jour où il lui prenait l'envie de raconter à nouveau cet événement, ses yeux fulminaient, alors nous riions de plus belle, mais pas lui. Cette situation burlesque, il ne l'avait manifestement pas encore digérée.

Père nous aimait beaucoup ; cependant, lorsqu'il nous arrivait de faire quelque bêtise, de nous disputer ou de désobéir, il grondait, menaçant de nous donner une "carocchie" [carokkieu], c'est-à-dire un petit coup sur la tête, les doigts pliés, afin que le bon sens y entrât pour toujours. Dans ces moments-là, il disait en pointant l'index vers le fautif : « Te ronghe na carocchie ngape », ce qui signifiait que celui-ci risquait fort de recevoir le coup sur le coin de la tête ; mais, en règle générale, cela n'allait pas au-delà des mots. Si d'aventure il finissait par tomber, c'était plutôt un geste d'amour paternel qu'une véritable punition.

Nous avons toujours aimé nos parents, et ils nous ont toujours rendu notre amour au centuple. Père a rejoint depuis longtemps le monde des ténèbres. Mère est toujours là, mais pour combien de temps ? Malgré son âge

avancé, elle trouve encore le moyen de nous inviter à sa table, et nous sommes encore et toujours son unique soutien, son unique raison de vivre. Pour nous, Italiens de sang, la "mamma" est sacrée.

Papi Raphaël, quant à lui, était un homme inusable, perfectionniste aussi, remettant sans cesse l'ouvrage sur l'enclume. Il bénéficiait d'un certain nombre de surnoms empreints de tendresse : on le nommait "o cape" [le chef], Rapha, Raphaè ; sa femme l'appelait avec affection "tate" ou bien même "tatill". Pour nous, ses petits-enfants, il était "nononn Faioull" ; et nous, nous étions ses "piccerille" [pitcherille], c'est-à-dire ses tout-petits ; quand il appelait sa douce moitié, il la nommait tout simplement "Carmè". Par ailleurs, les hommes, lorsqu'ils discourent entre eux de telle ou telle personne ou de tel groupe, avaient l'habitude d'employer des mots ou des sobriquets spécifiques afin de les caractériser sur-le-champ, tout comme se différenciaient les Indiens ou Amérindiens en Algonquins, Sioux, Apaches, Iroquois, Hurons, Cherokees et autres Nez Percés. Somme toute, ces messieurs divisaient les gens du village en tribus dans un langage coloré qui n'appartenait qu'à eux.

D'autres souvenirs remontent à ma mémoire et m'emplissent de bien-être. Je me revois ainsi là-bas, par une belle journée du mois de mai, sous un ciel d'un bleu azuré dispensant à l'horizon les rayons colorés d'un arc-en-ciel. Les oiseaux rivalisaient de chants mélodieux au cœur du printemps. Ils s'accouplaient, perpétuant ainsi les espèces d'une nouvelle génération qui viendrait égayer le monde.

Le soir, installés près de l'échoppe du cordonnier à l'entrée de notre venelle, nous profitons de la douceur crépusculaire en regardant déambuler des couples qui passaient, main dans la main.

Papi Raphaël et mamie Carmela se tenaient sur le quai de la gare, transis. Papi avait posé sa main sur l'épaule de mamie, et tous deux attendaient le départ du train, paralysés par l'émotion : ils voyaient s'en aller pour toujours leur seule et unique fille bien-aimée avec ses quatre petits, leurs quatre petits. Maman contenait à grand-peine ses sanglots et nous, ses enfants, étions pétrifiés sur place. Adieu... ou au revoir, mamie, papi chéris ; vous nous manquerez tout au long de notre vie, mais cette partie de notre être que vous avez pétrie de vos mains et de vos cœurs restera à tout jamais au tréfonds de nous...

Sur un sifflement strident, le train s'ébranla pour nous emporter au loin vers un monde inconnu. Mon enfance, à tout jamais perdue, reflua en moi ; mes yeux s'embuèrent de larmes amères, mon cœur se crispa, et ce fut la dure, la terrible, l'irréparable... déchirure.

Soorts-Hossegor

Argelès-Gazost

2007